

Sommaire

Page 1

Editorial

Nouveautés sur le Cambodge

Nouveautés sur le Laos

Page 2

Nouveautés sur le Vietnam

Autres nouveautés

Page 3

Le livre du mois

Le retour à l'argile

de Georges Groslier

par Pierre Andricq

Page 4 - 11

Texte intégral

Trois journées de guerre en

Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

Page 12

Bande dessinée

Palaces de Simon Hureau

par Pierre Andricq

Page 13 - 14

Pages libres

Terrassé à Danang (1992)

de Nicolas Finet

Editorial

Comme en témoignent régulièrement les premières pages de *La Lettre du Mékong*, l'édition française accorde - dans les genres les plus variés - une place plus que remarquable aux pays du Sud-Est asiatique. Emblématique de cette fascination persistante pour cette région du monde, ses sociétés et ses cultures, l'excellent *Indochine, l'envoûtement* de Jean de la Guérivière publié au sein de la collection " Histoire immédiate " des éditions du Seuil mérite particulièrement d'être signalé ici. Brillante synthèse de la passion nourrie depuis la fin du 19^{ème} siècle par les français pour l'Indochine, écrite par un ancien journaliste du journal *Le Monde* familier de la région et ayant notamment couvert la tragique chute de Saigon, *Indochine, l'envoûtement* vient résolument s'inscrire parmi les ouvrages qui font référence sur la question. Il est assurément notre " coup de coeur " du mois, aux côtés du fameux *Jarai* de Loup Durand, l'un des " romans cambodgiens " les plus lus, que les éditions Kailash ont pris l'heureuse initiative de rééditer.

Nouveautés sur le Cambodge

Bachelot, François - *Eléphants des armées, de la gloire à l'oubli... : de Sémiramis au Khmers rouges* - Paris : L'Harmattan, 2005 - 416 pages - 2-7475-7567-5 - 80 € (Documentaire).

Brau de Saint-Pol-Lias, Xavier - *Phnom-Penh* - Paris : Magellan & Cie ; Géo, 2005 - 69 pages - Coll. Heureux qui comme... - 2-35074-008-0 - 6 € (Récit).

Cousseau, Henry-Claude; Issanjou, Guy; Vilmouth, Jean-Luc & les élèves(...) - *Paris-Phnom Penh, Phnom Penh-Paris* - Paris : Ecole nationale supérieure des beaux-arts, 2005 - 64 pages - 2-84056-177-8 - 12 € (Documentaire).

Durand, Loup - *Jarai* - Paris : Kailash, 2005 - 504 pages - Coll. Les exotiques - 2-84268-123-1 - 20 € (Roman).

J'ai vécu la guerre du Cambodge, les Khmers rouges - textes réunis par **Benoît Fidelin** - Paris : Bayard Jeunesse, 2005 - 89 pages - Coll. Les dossiers Okapi - 2-7470-1872-5 - 9,90 € (Documentaire).

Luken-Roze, Dominique - *Cambodge, vers de nouvelles tragédies ? : actualité du génocide* - Préface de François Ponchaud - Paris : L'Harmattan, 2005 - 252 pages - Coll. Points sur l'Asie - 2-7475-9239-1 - 21,5 € (Documentaire).

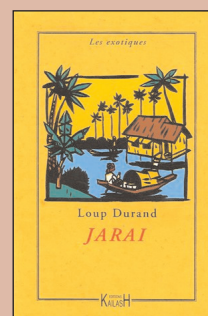
Marie, Michel - *Battambang ! Battambang !* - Jargeau: Dorval éditions, 2005 - 388 pages - Coll. Racines - 2-35107-005-4 - 30 € (Roman).

Polin, Soth - *L'anarchiste* - Phnom Penh : Ed. Mékong libris, 2006 - 176 pages - Coll. Mémoire cambodgienne - 16,75 \$ (Roman).

Une raffinerie pas comme les autres - Phnom Penh : Funan, 2005 - 164 pages - 9995-57-01-08 - (Documentaire).

Nouveautés sur le Laos

Inthamone, Lamvieng - *Je parle lao* - Paris : Libr. You-Feng, 2005 - 354 pages + 4 CD audio - 2-84279-247-5 - 45 € (Méthode de langue).



La Lettre du Mékong

Phnom Penh - Cambodge

editionducargo@yahoo.fr

Comité de rédaction:

Pierre Andricq

Jean-Jacques Donard

Maria Angéles Garcia

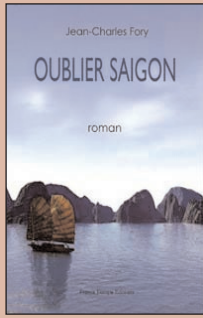
Contribution: Nicolas Finet

Mise en page : Pierre Andricq

Diffusion électronique: 144 exemplaires

Nouveautés

Nouveautés sur le Vietnam



Balaize, Claude - *Ce soir-là à Saïgon* - Paris : L'Harmattan, 2005 - 206 pages - 2-7475-9551-X - 18 € (Roman).

Baloup, Clément - *Quitter Saïgon* - Antony : La Boîte à bulles, 2006 - 60 pages - Coll. Champ libre - 2-84953-019-0 - 12,5 € (Bande dessinée).

Cortès, Edouard & Flichy, Jean-Baptiste - *Paris-Saïgon : 16.000 km en 2CV dans l'esprit de Larigaudie* - Paris : Presses de la Renaissance, 2005 - 333 pages - 2-7509-0080-8 - 19 € (Récit).

Couturiau, Paul - *L'inconnue de Saïgon* - Versailles : Feryane Livres en gros caractères, 2005 - 487 pages - Coll. Roman - 2-84011-648-0 - 24,5 € (Roman).

Fory, Jean-Charles - *Oublier Saïgon* - Nice : France Europe éditions, 2006 - 120 pages - 2-84825-129-8 - 13,5 € (Roman).

J'ai vécu la guerre du Vietnam - textes réunis par **Leigh Sauerwein** - Paris : Bayard Jeunesse, 2006 - 96 pages - 2-7470-1502-5 - 9,90 € (Roman documentaire).

Jiro, Mathieu & Baloup, Clément - *Le chemin de Tuan. 1, Chinh Tri* - Paris : Seuil, 2005 - 120 pages - 2-02-062184-3 - 18 € (Bande dessinée).

Mathews, Francine - *L'agent secret* - Paris : Encre de Nuit, 2006 - 350 pages - 2-84860-022-5 - 19,95 € (Roman espionnage).

Moï, Anna - *Vietnam : un art de la vie* - fotogr. **Philippe Bordas** - Paris : Gallimard loisirs, 2006 - 144 pages - 2-7424-1654-4 - 29 € (Album photographique).

Pujarniscle, Eugène - *La petite soeur de Mademoiselle Neige* - Paris : Kailash, 2006 - 148 pages - Coll. Les Exotiques - 2-84268-130-4 - 12 € (Roman).

Todd, Olivier - *La chute de Saïgon : cruel avril : 30 avril 1975* - Paris : R. Laffont, 2005 - 479 pages - Coll. Ce jour-là - 2-221-10441-2 - 23 € (Documentaire).



Autres nouveautés



Banquier, savant, artiste : présences françaises en Extrême-Orient au XXe siècle - dir. **Flora Blanchon** - Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005 - 182 pages - Coll. Asie - 2-84050-405-7 - 20 € (Documentaire).

Bartoll, Jean-Claude & Coyère, Fredo - *Mékong. 1* - Paris : Dargaud, 2006 - 48 pages - 2-205-05490-2 - 9,80 € (Bande dessinée).

Boisivon, François - *Figures, silhouettes, visages : la sculpture d'Asie au musée Guimet* - fotogr. Jacques Le Scanff ; texte François Boisivon - Paris : le Préau des collines, 2006 - 128 pages - Coll. Le regard vagabond - 2-914945-76-0 - 24 € (Album photographies).

Dalloz, Jacques - *Dictionnaire de la guerre d'Indochine* - Paris : Armand Colin, 2006 - 416 pages - Coll. Dictionnaire - 2-200-26925-0 - 26 € (Dictionnaire).

Deloche, Alain - *Comme un éléphant blanc : agir à coeur ouvert...* - Neuilly-sur-Seine : M.Lafon, 2005 - 435 pages - 2-7499-0254-1 - 20 € (Récit).

Finlayson, George - *Mission au Siam et en Cochinchine : l'ambassade de John Crawford en 1821-1822* - Trad. Georges Cousin - Genève : Olizane, 2006 - 320 pages - Coll. Objectif terre - 2-88086-335-X - 23 € (Récit).

Fleury, Georges - *On l'appelait le "Crabe-tambour" : le destin du lieutenant de vaisseau Pierre Guillaume* - Paris : Perrin, 2006 - 2-262-02341-7 - 22 € (Biographie).

Gauthier, Marie-Bénédicte & Aïche, Véronique - *Secrets de beauté des femmes d'Asie* - Paris : Flammarion, 2005 - 82 pages - 2-08-201460-6 - 15 € (Vie pratique).

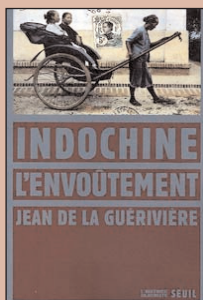
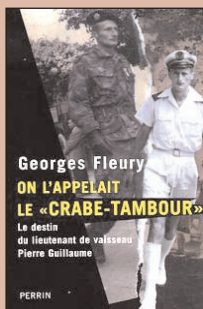
Groussin, Gérard - *Histoire de Vessandâr : le jâtaka du roi généreux* - Paris : Kailash, 2005 - 150 pages - Coll. Les exotiques - 2-84268-129-0 - 12 € (Conte).

La Guérvivière, Jean de - *Indochine, l'envoûtement* - Paris : Seuil, 2006 - 480 pages - Coll. L'Histoire immédiate - 2-02-067711-3 - 23 € (Essai).

Le Pichon, Jean - *France-Indochine : au coeur d'une rencontre : 1620-1820* - Paris : Ed. du Jubilé, 2005 - 476 pages - Coll. Asie - 2-86679-420-6 - 17 € (Documentaire).

Nouvelle géopolitique de l'Asie - dir. **Guy Faure** - Paris : Ellipses, 2005 - 400 pages - Coll. Référence géopolitique - 2-7298-1825-1 - 29,5 € (Documentaire).

Vanssay, René de - *Souvenirs d'un marin heureux : Indochine Pacifique, 1939-1952* - Versailles : Ed. de Paris, 2006 - 270 pages - 2-85162-076-2 - 35 € (Récit).



Le livre du mois

Le retour à l'argile de Georges Groslier

Editeur

Editions Kailash

69, rue Saint-Jacques
75005 - Paris - France

Date de réédition

1994

avec une postface de
Pierre L. Lamant

Collection

Les Exotiques

Pagination

220 pages

I.S.B.N

2-909052-49-4

Prix

10,37 €

Première édition

Paris : Emile-Paul frères, 1928

Ouvrages disponibles du même auteur...

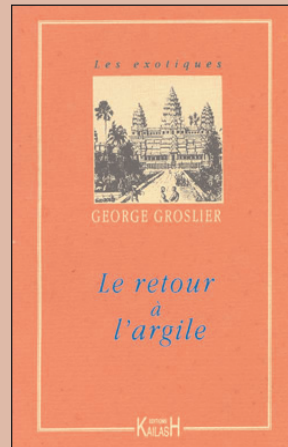


La route du plus fort

Paris : Kailash, 1994 - 218 pages

Coll. Les exotiques -

2-909052-52-4 - 10,37 €



Le résidant au Cambodge ou même le voyageur de passage - aussi court son séjour soit-il - ne peut échapper à l'évocation du nom de Georges Groslier. Né au Cambodge, le 4 février 1887, ce fils d'un administrateur des Services civils de l'Indochine a fait ses études en France en étudiant notamment la peinture à l'école des beaux-arts de Paris; mais très vite, il trouve l'occasion de revenir dans son pays natal au bénéfice d'une mission que lui confie en 1913 le Ministère de l'Instruction publique et la société Asiatique. Alors qu'il est mobilisé en 1917, le gouverneur général Albert Sarraut l'appelle à ses côtés pour mettre en œuvre une politique de " revivification " des traditions artistiques des peuples indochinois. Georges Groslier entreprend alors de redynamiser le secteur de l'artisanat local en créant à Phnom Penh - sur les bases d'une école des Arts décoratifs peu active - une véritable école des Arts cambodgiens comprenant des ateliers de dessin, de sculpture du bois et de l'ivoire, de travail du cuivre, de bijouterie, d'orfèvrerie, de tissage et de broderie. En 1920, à Phnom Penh, s'ouvrent les portes du Musée Albert Sarraut (aujourd'hui Musée national) qu'il organise et dont il fait le sanctuaire de l'art khmer. Celui qu'on surnomme " l'authentique " s'illustre encore par l'organisation des pavillons cambodgiens de l'Exposition des Arts décoratifs (1925) et de l'Exposition coloniale (1931). Engagé dans la résistance contre l'occupation japonaise au Cambodge, il est capturé et succombe le 18 juin 1945 aux tortures que lui infligent ses geôliers. Il nous laisse une production littéraire riche et multiforme d'où l'on extraira pour cette chronique son deuxième roman écrit en 1928. Ce " retour à l'argile ", c'est celui que vit Claude Rollin, ingénieur fraîchement débarqué au Cambodge avec son épouse Raymonde. A l'inverse de cette dernière qui s'emmure et s'isole dans un rejet total de sa nouvelle condition de bourgeoise mondaine exilée, Claude découvre un pays qui le fascine au point de rompre avec la communauté française expatriée. Immanquablement, le couple se déchire. Claude tombe sous le charme d'une jeune cambodgienne devenue sa " congäi " qui peu à peu et de manière presque imperceptible finit par accaparer sa volonté et présider à sa destinée... Ce roman de la " remise en question " et de " l'abandon des préjugés " selon les mots de Pierre L. Lamant, épouse évidemment le style littéraire de son époque mais le lecteur restera néanmoins frappé par sa valeur " ethnologique " et son extraordinaire actualité.

Pierre Andricq

Chronique "Que lire cette semaine?"
publiée par Cambodge Soir
le 15 septembre 2004

Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

Récit publié
In **Figures et choses qui passaient**
Paris : Calman-Lévy, 1898



III

Et maintenant que la nuit est tout à fait venue, ces scènes s'assombrissent dans un demi-rêve. On prévoit qu'elle va être très longue, cette nuit, et assez pénible à passer; on ne se sent aucun sommeil. Cette ville de Hué, qui est là, à deux heures de marche, sans que rien révèle sa présence, tout près, enfermée dans ses grands murs, commence, elle aussi, à prendre dans l'imagination des aspects fantastiques. Est-ce qu'on ira demain?... Cela semble probable. Et on s'en emparera sans doute comme de Thouane-An, bien qu'il y ait des forts le long du chemin et des barrages dans la rivière. Ville unique entre les villes; un seul Européen, un évêque missionnaire, y a pu pénétrer un jour, mandé par le roi, au moment de la cession de Haï-Phong. Il en a fait des récits étonnants. Les portes en sont fermées à tous, même aux gens d'Annam, qui ne franchissent que dans certaines circonstances spéciales les enceintes extérieures, et qui en sortent plus difficilement qu'ils n'y sont entrés. Sa forme est un carré parfait; elle est si étendue qu'il faut plus d'un jour à un homme pour en faire le tour; et elle est presque vide. Les étrangers, les travailleurs, les marchands, tout ce qui vit et se remue, est parqué dans ses faubourgs, en dehors de ses interminables murs. Au dedans, elle n'est que l'immense demeure d'un roi invisible ou peut-être mort. Rien que des palais, des sérails, des parcs et des pagodes; sans doute des richesses entassées, qui dorment depuis des siècles; rien que des gens de cour, des mandarins, bandes ténébreuses qui gouvernent et pressurent ce vieux royaume de poussière. Cinq enceintes concentriques de murailles, contenant, à mesure qu'on s'approche du centre, des personnages de plus en plus considérables et de plus en plus mystérieux. Au milieu enfin, ce roi qu'on n'a jamais vu, enfermé comme au fond d'une de ces séries de coffrets chinois qui s'emboîtent les uns dans les autres, indéfiniment. Il arrive, dit-on, que quelque garde du palais, pris de curiosité, risque sa vie pour apercevoir par une porte, par une fenêtre ouverte, ce vieux visage de roi, aussi mortel que celui de Méduse; s'il y parvient et qu'on le sache, sa tête est aussitôt coupée. Cette ville, paraît-il, est gardée par un charme. "Quand les Européens y pénétreront, dit un proverbe ancien, le ciel tombera." Cela vaut bien qu'on risque l'attaque, et la journée de demain préoccupe l'imagination.

Huit heures du soir.

Il est temps de descendre faire une première ronde de nuit dans le village; des sections d'artillerie et d'infanterie qui y sont campées relèvent de l'autorité du fort. On se met en route, les armes chargées. Le fanal de ronde, qui ouvre la marche porté par un matelot, est une exquise petite lanterne chinoise d'un travail ancien, qu'on a prise dans une pagode. La ronde descend, les pieds glissant dans le sable. On sent des odeurs de brûlé, voici le village : des brasiers rouges exhalant des fumées puantes;

Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

des porcs qui grognent, en furetant de la tête parmi les décombres et les morts; des poules et des pintades effarées, qui cherchent où se percher pour dormir. Malgré soi on évite les fouillis obscurs, on passe au large de peur des cadavres. Voici l'horrible : "Han !... Han !... qu'on avait commencé à oublier, le son d'une voix creuse qui râle; et des mains se tendent, suppliantes, essayant de faire tchin-tchin. Ils sont même beaucoup là, par terre, qui appellent; il faut s'arrêter pour les faire boire, et les bidons des braves rondiers y passent entièrement. Une grande construction restée debout, dans laquelle des ombres paraissent s'agiter auprès d'un feu; au dedans, des murailles dorées, une voûte dorée, une profondeur d'église, et une magnificence de sérail. C'était une pagode du roi. Elle est pleine de soldats d'infanterie de marine qui causent, vont et viennent en fumant; ils brûlent, pour cuire leur soupe, des fauteuils d'une élégance très recherchée, recouverts d'une fine couche de laque et d'or. Nuit épaisse et lourde. Encore des maisons brûlées, des cadavres. Des tas informes, des moitiés de têtes roussies essayant de se soulever, des mains qui remuent. La petite lanterne chinoise éclaire ces choses au passage... Et puis, encore une pagode, moins grande celle-ci, semblant très antique; une vieillerie curieuse, avec des diables qui s'enchevêtrent sur le toit, des monstres de porcelaine qui grimacent à l'entrée. Des Bouddhas de jaspe, des dieux et des déesses en bois doré gisent près de la porte, cassés, les jambes en l'air, sans tête; on en a sans doute emporté beaucoup, et ceci semble le rebut d'un rapide triage. Un feu est au fond, brûlant assez mal, faisant danser des lueurs sur les dorures anciennes, sur les inscriptions de nacre, sur les faïences; c'est la cuisine de quatre soldats qui se sont installés pour faire bouillir un porc. Plusieurs éditions du groupe mystique du Héron et de la Tortue traînent par terre; et même un de ces grands hérons brûle sous la marmite, avec d'autres débris de sculpture, couché en travers du feu, tenant raides ses longues pattes laquées de rouge et son dos doré. Ces quatre hommes qui sont là rient très fort, échangent des plaisanteries faubouriennes, avec un mauvais accent parisien; on devine des rouleurs de barrière, que le hasard s'est chargé de réunir autour de ce souper. Un peu plus loin, d'autres ont ramassé une toute petite fille, bébé de quatre ou cinq ans,

légèrement blessée à la jambe. Ils l'ont pansée, couchée le plus douillettement possible, ils la soignent avec une sollicitude extrême. Elle dort, confiante, au milieu d'eux; ses yeux tirés vers les tempes lui donnent la figure d'un petit chat jaune très gentil et très câlin. Ils l'avaient d'abord couchée toute nue pour qu'elle fût plus à l'aise par cette grande chaleur; mais ils viennent de décider en conseil qu'il faut lui couvrir le ventre, de peur qu'elle ne prenne la colique, avec la mauvaise humidité de la nuit; et l'un d'entre eux donne sa ceinture. Pauvre petite abandonnée, qu'est-ce qu'ils vont pouvoir en faire ? On ne leur permettra pas de l'emmener : et alors, qu'est-ce qu'elle deviendra, toute seule, quand ils seront partis ? Maintenant il faut remonter au fort; s'asseoir dans le grand fauteuil doré, ou se coucher dans le hamac bleu que les boys ont suspendu ? Plutôt le fauteuil, pour mieux voir autour de soi. Nuit de plus en plus obscure. On sent qu'on est dans un endroit élevé, à cause des étendues de noir qui se déploient partout, avec des feux lointains d'incendies ou de campements. Les matelots ont été sages. Plusieurs se sont déjà couchés tranquillement dans la maison du mandarin militaire. D'autres restent assis, très silencieux et songeurs, écoeurés maintenant d'avoir dû charger à la baïonnette, de se voir du sang sur leur habits de toile, et attendant le jour avec impatience pour aller laver cela " à l'eau douce ". Il y en a qui veulent déjà souper, par enfantillage, à peine remis de leur grand dîner; ils ont encore été faire razzia du côté de certaine flaque d'eau où tous les poulets et les canards échappés du feu se sont réunis comme pour un dernier conciliabule d'oiseaux. Ils en ont mis une douzaine à bouillir, avec un petit porc, dans une marmite énorme, sur un feu de bambous. Une détonation, et tout s'éparpille ! La marmite saute en l'air, vole en éclats; la sauce retombe en pluie. Pour s'expliquer la chose ils visitent le reste de ces bambous, pris tout à l'heure chez le mandarin : ce sont des étuis à poudre, pleins jusqu'au bord. Cela les fait rire, et ils vont se coucher. Le silence augmente, et les brisants de la grande plage commencent à faire entendre leur bruit. De temps à autre, " pan pan pan pan ", comme disent les boys de Saïgon : une sentinelle qui s'est figuré entendre marcher, et qui, effarée, dans un demi-sommeil, a tiré à coups précipités sur quelques fantômes de son rêve. Ou bien un râle caverneux,

Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

qui monte d'en dessous des murs; toujours le "Han ! Han !..." prolongé en plainte déchirante : quelqu'un qui meurt. On se bouche les oreilles pour ne plus entendre. La houle du large doit être forte ce soir, car ces brisants font un bruit qui augmente. Ce matin déjà, les canots avaient peine à accoster la plage; ils ne le pourraient plus du tout ce soir, et, en cas de surprise, de dérouté, le rembarquement serait impossible. On écoute avec un peu de mélancolie le grondement sourd de ces lames qui coupent maintenant toute communication avec l'escadre, avec le monde européen; on songe qu'on n'est qu'un tout petit nombre d'hommes, ne tenant là que par toute l'épouvante qu'on a jetée. Et cela semble bizarre, à la réflexion, d'être venu ainsi impudemment se camper au milieu d'un pays immense, en s'entourant de morts pour faire peur.

Huit heures et demie.

Une lueur rapide, un grand bruit qui fait tressauter : un coup de canon à mitraille, parti d'en bas, du village.

- Alerte ! on crie : "Aux armes !".

Ce sont les tirailleurs qui ont cru voir au milieu de la lagune, sur les luisants noirs de l'eau, de grandes jonques apparaître en silhouettes. Après tout, peut-être venaient-elles parlementer. On ne les voit plus. Encore le silence.

Neuf heures.

Au même point plusieurs jonques apparaissent à la file, illuminées tout à coup par un feu clair, à long jet de flamme, qui brille à l'avant de l'une d'elles. Encore alerte et aux armes ! Ces jonques viennent de la grande terre, de la direction de Hué. Et puis on s'arrête. Il y a le pavillon parlementaire blanc au-dessus de ce feu, allumé là sans doute pour le faire bien voir. Il faut descendre sur la plage avec l'interprète, pour recevoir cette ambassade et donner l'ordre aux sentinelles de la laisser aborder. Elles s'approchent lentement, les jonques, comme hésitantes, ayant peur : elles arrivent, avec leur tournure de gondole vénitienne, portant haut leur dôme central et leurs pointes arquées. Elles marchent sans bruit, à la godille, avec ce petit trémoussement qui est particulier à ce genre d'allure. Une voix, qui semble

bien française, interroge :

- Voulez-vous recevoir les parlementaires de la cour de Hué, qui viennent demander la paix ?

On répond :

- Oui !

Et elles accostent. Des torches improvisées, des morceaux de bois qu'on brûle, éclairent ce débarquement de gens étranges. D'abord des gardes de la cour d'Annam, vêtus de bleu sombre, avec de larges cols bordés de rouge. On les trouve bien un peu nombreux pour une simple ambassade, mais c'est probablement une question d'étiquette, et d'ailleurs ils sont sans armes. Et puis on voit sortir de grands brancards d'or, somptueux, terminés en figures de monstres; et des parasols d'or, ouverts en pleine nuit, et des baldaquins, et des hamacs... Cela semble un déballage de féerie. Toutes ces choses, s'organisent méthodiquement sur le sable. Les gardes mettent sur leurs épaules les brancards d'or, y suspendent les hamacs bleus, puis les recouvrent de baldaquins et de rideaux - en tout, quatre palanquins complets, - dans lesquels montent, avec des airs de mystère, des personnages qu'on ne peut apercevoir. Quatre porteurs de parasols se précipitent, comme pour les abriter contre des rayons imaginaires, et enfin le cortège s'ébranle. Avec toute une suite silencieuse, il se dirige vers l'homme qui représente à ses yeux la guerre, l'invasion, l'extrême terreur : le lieutenant de vaisseau commandant le fort. Celui-ci attend, à quelque cent pas, debout, près d'un feu de branches attisé pour le mettre en lumière; en tenue de campagne, lui, poudreux et déchiré, sali de terre et de fumée, incorrect et un peu moqueur, devant une si cérémonieuse ambassade. A deux pas de lui, le premier parasol s'abaisse, le premier palanquin s'arrête, et les rideaux s'ouvrent...

Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

IV

On s'attendait à en voir descendre quelque grand personnage asiatique. Mais non, c'est une tête européenne, très pâle, qui se soulève sur le hamac à franges bleues; la voix, absolument française, a cette lenteur douce, un peu onctueuse, des gens d'église; l'homme est vêtu d'une soutane violette; l'anneau pastoral brille à son doigt, et il tend d'abord sa main, pour recevoir un baiser qu'on ne lui donne pas.

- Monsieur, je suis l'évêque missionnaire de Hué. J'accompagne les parlementaires. Voulez-vous recevoir le ministre du roi ?

En même temps, le bras d'un des invisibles personnages entr'ouvre les rideaux du second palanquin et présente une lettre dont l'adresse est mise en français d'une écriture très courante (celle de l'évêque sans doute) : "A Monsieur le Commissaire général civil, ou, en son absence, à Monsieur le Contre-Amiral commandant en chef." Assurance est donnée à monseigneur qu'il sera traité avec les plus grands égards, lui et les personnes qu'il accompagne. Mais il est prévenu, en même temps, que les lois de la guerre, et celles aussi de la plus simple prudence, obligent à le conduire au fort sous escorte armée; il y sera gardé courtoisement jusqu'au retour du sous-officier qui va aller là-bas, au quartier général (fort du Sud), porter la lettre parlementaire et prendre les ordres supérieurs. Alors une bande de matelots vient, sur un signe, envelopper l'ambassade entière, et le cortège, reprenant sa marche à la lueur des torches, se met à gravir, dans un silence de mort, la pente raide des sables. Ces torches, de temps en temps, éclairent quelques cadavres effondrés, les mains en l'air, en travers du chemin, ou bien quelque mourant qui se met à pousser son râle horrible, à tue-tête, en tendant ses bras vers les gens de cour. Mais ceux-ci passent sans oser se retourner, tremblants et hébétés par la peur. On s'arrête en haut dans le petit campement de l'Atalante. Alors tous les parasols dorés s'abaissent et les porteurs s'accroupissent. Les rideaux des palanquins s'agitent comme pour s'ouvrir; les invisibles personnages vont paraître; et les matelots, curieux de leurs figures, font cercle, attisent les bambous pour mieux voir. D'abord, monseigneur, qui met pied à terre péniblement,

l'attitude affaissée. Son vicaire descend après lui. Et enfin, les deux personnages d'Annam, ministre et secrétaire d'Etat. Ils tremblent très visiblement, ceux-ci et se serrent contre l'évêque. Ils sont vêtus, avec une extrême simplicité, de tuniques à la chinoise, uniment noires, fermées par des brandebourgs et des boutons de jaspe rose; ils portent petite barbiche rare et pointue, comme Attila; et leurs longs cheveux de femme sont relevés négligemment sur la nuque en un chignon à l'antique. L'un et l'autre parfaitement distingués d'ailleurs, dans toute leur personne; des figures fines et des mains petites de patricien, avec des ongles invraisemblables, effilés en griffes. Le ministre s'appuie sur l'épaule d'un courtisan étrange, de sexe ambigu, qui s'est précipité pour l'aider à descendre : vêtu de noir comme son maître, les cheveux partagés au milieu en deux nattes très longues, la taille mince et svelte, la figure efféminée et jolie. On dirait d'abord une jeune fille en costume d'homme. Mais c'est un jeune garçon, paraît-il. Alors on songe à ces "enfants asiatiques" que les raffinés du Bas-Empire latin faisaient venir à grands frais et attachaient à leur personne comme choses de mode et de luxe. Sans doute cet Extrême Orient immobilisé, si vieux avant notre ère, n'a pas changé depuis l'époque romaine. Les boys de Saïgon, qui sont eux aussi des "enfants asiatiques", seraient très utiles en ce moment pour improviser, faire sortir de terre, un souper présentable à l'ambassade qui semble épuisée par les émotions et le voyage. Mais ils ne sont plus là. Ils ont été expulsés du campement des matelots à la tombée de la nuit, par mesure d'ordre, et s'en sont allés dormir on ne sait où. Un peu d'eau et de vin, un peu de thé et de riz, c'est tout ce qu'on peut offrir à ce ministre et à monseigneur, qui l'acceptent. Maintenant les deux prêtres, les deux officiers français et les deux grands d'Annam, ayant à leurs pieds "l'enfant asiatique", sont assis fort tranquillement, comme des amis, sur les bancs légers du mandarin militaire. La conversation commence, un peu lente, embarrassée. C'est monseigneur qui traduit, et, sa voix traînante dénote une fatigue excessive. Il dit la consternation qui règne dans Hué, la stupeur, la contagieuse épouvante, causées par nos canons énormes, par nos fusils à longue portée, par nos feux rapides. Et puis il ajoute, plus bas, que son rôle, à lui évêque, est naturellement tout à fait

Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

officieux. En venant ce soir, il n'a fait que céder aux sollicitations de la cour d'Annam; la terreur était telle que, sans lui, les parlementaires n'auraient pas osé se présenter au camp des Français. Au milieu de l'enceinte du fort, se tient la suite silencieuse de l'ambassade; gens de cour ou simples gardes accroupis pêle-mêle dans le sable, serrés les uns contre les autres, accablés, comme à l'approche de leur dernière heure. Et les brancards magnifiques qui gisent par terre, les dorures des grands parasols, jettent leur note d'Asie sur ces groupes muets. La nuit est moins épaisse; les nuages obscurs qui, au coucher du soleil, s'étaient tendus comme un velum, commencent à se déchirer, laissant paraître des trouées claires pleines d'étoiles. Les matelots, qui se sont réveillés tous pour voir entrer ces palanquins et ce cortège, sont assis maintenant alentour sur les murs bas du fort; ils fument et ils causent en sourdine. Par-dessus leurs têtes on voit les étendues noires, redevenues si tranquilles avec la nuit. Du côté de l'ouest, il y a toujours, dans les lointains, des brasiers rouges qui sont les restes des villages. A l'est, cette grande plaine unie qui semble de marbre bleuâtre, c'est la mer de Chine; elle commence à luire par places, reflétant les trouées et les étoiles d'en haut... !

... Voici une fois de plus le "Han !...Han !..." qui monte de la plage, horriblement prolongé. Encore un qui meurt ! Malgré soi on fait silence tant que dure ce râle, et les gens d'Annam frissonnent. Et puis on voit, tout au ras de l'horizon, monter le gros disque rouge de la lune, qui étend sa traînée lumineuse sur l'immensité des eaux. Dans un moment il va faire très clair. Peu à peu, dans le petit groupe parlementaire, la conversation devient plus animée, plus cordiale. Le ministre offre ses longues cigarettes d'Annamite, roulées en cornets minces, qu'il a apportées toutes faites dans un coffret; il paraît prendre confiance en les voyant acceptées. Le langage de ce pays semble toujours une suite de consonances incertaines, nasillardes, entrecoupées en monosyllabes un peu haletants, et où revient à courts intervalles quelque chose comme le miaou des chats. Tout cela pourtant a une signification, paraît-il, car monseigneur traduit une foule de choses fort gracieuses que les pauvres vaincus se croient obligés de dire. Vers dix heures et demie, arrive du fort du Sud le capitaine de frégate L..., accusant

réception de la lettre de paix et apportant les ordres supérieurs : on mande tout de suite au quartier général l'ambassadeur et l'évêque qui pourront amener leurs secrétaires; quant aux gens de leur suite, ils devront rester au fort de l'Atalante, sous la surveillance du lieutenant de vaisseau commandant qui est prié de les faire coucher au milieu de ses matelots. Très vite, les beaux brancards se remontent, les hamacs, les rideaux s'arrangent; les quatre personnages prennent congé, leurs palanquins s'éloignent, au pas rapide et cadencé des porteurs. La lune, encore très basse, les éclaire d'une lumière chaude; on les regarde se perdre dans le lointain, sur les sables roses, toujours avec leurs parasols dorés, leur air de personnages de féerie. Au campement on s'agite, on s'organise définitivement pour dormir. Mais les hommes jaunes ont peur, à présent que l'évêque et leur chef sont partis. Avant de se coucher parmi les marins, ils éprouvent le besoin de cimenter leur amitié avec eux, de l'affirmer par mille témoignages aimables. Alors ils leur font à tous de longues politesses, des révérences annamites à ressort, de cérémonieux tchin-tchin à mains jointes, des shakehand à n'en plus finir. Et les matelots, très saisis en présence de tant de belles manières, rendent les saluts et les poignées de main, en étouffant des envies de rire; ils s'étonnent beaucoup de rencontrer des gens de cour si obséquieux et de leur sentir les ongles si longs. Avant minuit, tout le monde est à peu près casé, couché, endormi, les sentinelles exceptées. Les deux officiers, restés sur leurs fauteuils de mandarins, ne dorment pas encore, eux non plus. La lune a beau répandre sa belle lumière nette; les nuages ont beau s'en aller; le ciel, redevenir pur et splendide, rien de tout cela n'égaye cette nuit de veille. On recommence à distinguer comme en plein jour les fumées des villages qui brûlent; sur les sables clairs on voit les morts qui dessinent des taches noires, des croix, quand leurs bras sont étendus. Et les brisants font toujours leur bruit, qui donne cette même impression d'isolement, de séparation du reste du monde, sur cette terre d'Annam. Alors tout à coup l'affreux "Han!...Han !..." s'exhale encore, et cette fois on l'entend venir de tout près, de par terre, presque de dessous les fauteuils, en même temps que de vrais bras se tendent pour tout de bon, cherchent à vous enlacer les genoux...

Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

C'est le blessé de ce soir, le pauvre garçon à la poitrine percée, qui est encore revenu, qui s'est traîné et introduit là, Dieu sait comment ! On n'ose plus le faire emporter; on lui donne une couverture, du vin à boire, tout ce qu'il veut; mais il est bien ennuyé de s'obstiner ainsi à repaître; puisque l'on ne peut rien pour le sauver, il devrait bien mourir. L'air, le vent sont chauds, lourds; il y a une senteur douceâtre et énervante de plantes tropicales, de fleurs de dunes. Et puis autre chose encore, un mélange à la fois fétide et musqué qui est particulier aux villages, aux gens, aux objets de ce pays. Les matelots disent : " Ça sent le chinois ", et c'est tout ce qu'on peut dire de mieux. Voilà : " Ça sent le Chinois "; c'est caractéristique et indéfinissable... Tout à coup une première bouffée de cimetièrre vient se mêler à toutes ces étrangetés d'odeurs... Les cadavres, qui commencent à se faire sentir !... En effet, il aurait fallu les éloigner avant la nuit; on aurait dû y songer, en voyant, au coucher du soleil, les premiers oiseaux noirs s'assembler. Mais on comptait faire faire demain cette besogne par les prisonniers, on ne pensait pas que la décomposition viendrait si vite.... Une seconde bouffée monte, écoeurante, horrible... et jusqu'au matin cela va certainement augmenter très vite, devenir intolérable. Que faire ?... Réveiller les matelots, déjà si fatigués ?... On hésite entre l'horreur d'aller remuer ces corps la nuit, et le malaise sombre que cause leur voisinage. Une lassitude vous cloue sur place; une espèce de mauvais sommeil finit par arriver, plein de rêves, hanté par des contorsions, des grimaces, de vilaines singeries de morts...

Journée du 22 août.

A six heures, le soleil est là, jetant d'un seul coup, à son lever rapide, sa grande lumière magnifique et son extrême chaleur. Alors les visions de la nuit s'en vont; les choses reprennent leurs proportions vraies. La tente où l'on a dormi est remplie de rayons. On voit briller les hampes dorées, les lances de pagode qui soutiennent les toiles tendues; mais ces toiles sont souillées et sordides. Dehors, tout le campement s'éveille. Les Annamites, en s'étirant, soupirent à la pensée qui leur revient de leur défaite et de leurs terreurs d'hier. Ils secouent leurs robes

bleues, qui sont fanées, tordent leurs longues chevelures, rajustent leurs chignons comme des femmes. Et il y a déjà plusieurs feux allumés sur le sable; ce sont les matelots qui ont voulu dès l'aube recommencer leurs grandes cuisines de poulets. Là-bas, la terre d'Annam paraît très belle et un peu étrange à cette heure matinale. Les hautes montagnes dessinent en l'air leurs cimes violettes; elles paraissent plus dentelées que nature, comme dans un paysage que des Chinois auraient peint. Les plaines boisées sont de cette teinte fraîche et éclatante qui est particulière aux Tropiques. Et on aperçoit le mirador de Hué, - celui du palais royal, - qui domine ces lointains verts... Le blessé à la poitrine crevée est mort pendant la nuit; il est allongé tout raide, bouche béante au soleil. Autour du fort, naturellement, les cadavres sont toujours là, dans leurs poses de la veille. Et, comme si on en manquait, la mer a même rapporté tous ceux qu'on lui avait jetés hier; ils sont le long de la plage, baignés dans l'écume blanche des lames, avec leurs mains en l'air toujours, et tous ballonnés, ressemblant à de gros magots ventrus. Il va falloir décidément creuser de grands trous pour y mettre tout ce monde. Est-ce qu'on marchera aujourd'hui sur Hué, est-ce qu'on franchira les grands murs mystérieux ? Sans doute non; cette ambassade arrivée cette nuit aura signé n'importe quoi, par peur de nous voir venir dans la ville, dans les palais, et le vieux proverbe d'Annam aura raison encore une fois. Auprès, autour du campement, ce sont toujours les sables étincelants et chauds, contrastant avec la rive verte de l'intérieur; et puis les ruines, les débris de tout ce que le feu a détruit hier. Deux pagodes restées debout montrent, avec des aspects méchants, leurs cornes, leurs griffes, toutes leurs diableries de faïence. Et les cocotiers du village, qui étaient si frais, ont passé au noir; ils sont plantés au milieu de ce désarroi comme de vieux plumeaux roussis. Vers sept heures, le bruit très éloigné d'une fusillade. Ce sont les troupes françaises campées au fort Circulaire qui viennent de traverser la rivière de Hué dans les canots de l'escadre et s'avancent sur les sables de la rive Sud. A la longue-vue on suit dans le lointain les mouvements de ces rangées de petits pygmées noirs qui sont des matelots et des soldats; on les voit s'emparer sans coup férir de deux ou trois forts que les ennemis ont abandonnés

Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

dans la grande panique d'hier, et le pavillon aux trois couleurs est hissé partout. Ce doit être la fin des fins, et sans doute on ne se battra plus. Journée lourde, longue, monotone, accablée de chaleur, pénible à passer. On enterre les morts. Il y en a encore plus qu'on ne croyait. Le rapport officiel annamite en accuse douze cents, et ce doit être le compte. On les jette en bloc dans de grands trous. Les prisonniers font cette besogne, surveillés, baïonnette aux reins, par les sergents des troupes indigènes de Saïgon. Les matelots, qui sont très altérés aujourd'hui, puisent de l'eau aux citernes; mais c'est de l'eau boueuse, et de plus elle est musquée comme toutes les choses de ce pays. Les prisonniers expliquent qu'on l'a apportée de la grande terre dans des outres de bique où elle a pris cette odeur, et qu'elle n'en a pas moins un fort bon goût. Tout de même, en cas de poison, les matelots qui se méfient imaginent de la filtrer. Et voilà les grands chapeaux chinois, qui faisaient déjà de merveilleux entonnaires pour vider le vin dans les bidons, requis pour ce nouvel emploi. (Le sable en est semé, de ces grands chapeaux coniques en forme d'abat-jour, tombés dans la déroute). On met dedans, au fond, un peu de charbon pilé, puis on les remplit d'eau, et bientôt, par la pointe, coule un petit filet clair qui n'est pas trop mauvais à boire.

Trois heures de l'après-midi.

L'ambassade traverse de nouveau le campement, revenant du quartier général. Elle passe sans s'arrêter, ramasse son escorte, descend, au pas gymnastique, vers la lagune, puis s'embarque dans ses jonques. Et pendant tout ce défilé rapide, les grands parasols asiatiques bariolés d'or se tournent, s'élèvent ou s'abaissent suivant les rayons du soleil, manoeuvrés avec une rare précision par leurs porteurs. Cette fois les palanquins sont restés fermés. Monseigneur seul a entr'ouvert ses petits rideaux, pour saluer de la main et annoncer que le traité de paix est accepté avec ses clauses les plus dures : on se dépêche le plus possible, pour le porter ce soir même à la signature du roi d'Annam... Allons, le vieux proverbe a dit vrai, et les grands murs de Hué vont garder leur mystère... Le vent est à la paix décidément. Au coucher du soleil, deux mandarins arrivent au fort, un peu tremblants, mais empressés

et obséquieux, avec des airs d'humilité sournoise; faisant de beaux tchin-tchin, distribuant à tout le monde des poignées de main qui s'embarrassent dans les plis de leurs manches-pagodes, dans la longueur de leurs ongles. Leurs robes sont en gaze de soie bleu-marine, à grandes rosaces brochées, avec des devants d'un bleu plus pâle, comme ces gilets qui ont été de mode pour les femmes en France. Ils sont venus nous amener un convoi de boeufs, de porcs, de bananes, d'eau fraîche, de toutes sortes de choses fort bonnes, qui vont être les bienvenues. Ils apportent aussi des nouvelles à sensation : il paraîtrait que le roi en personne, l'invisible, l'inconnaissable, est monté hier dans son grand mirador, qu'on aperçoit là-bas, pour regarder le bombardement et l'escadre. Il est vrai, on avait répandu dans la ville de rigoureuses menaces de mort contre qui oserait lever les yeux vers cette tour, et toutes les maisons, toutes les fenêtres s'étaient fermées avec terreur. Mais, dans les grands faubourgs habités par les Européens et les marchands, on aurait pu avec des lunettes l'apercevoir, et ce fait est vraiment un signe des temps, une chose sans précédent dans l'histoire de l'Annam.

Neuf heures du soir.

L'ordre arrive du quartier général, de faire rembarquer les marins demain matin à la première heure... C'est fini, ce petit rêve de conquête. On laissera les forts sous la garde de l'infanterie de marine et de la Vipère. Les matelots, très déçus, se répandent dans le village incendié pour ramasser dans les décombres mille petits souvenirs qu'ils désirent emporter; avec des lanternes, ils font parmi les débris des choix très extraordinaires, se lamentant beaucoup de n'avoir pas été prévenus plus tôt, de n'avoir pas pu trier tout cela au jour. Ils ne s'endorment que fort tard, quand ils ont préparé tous leurs petits paquets et chanté plusieurs chansons.

Texte intégral

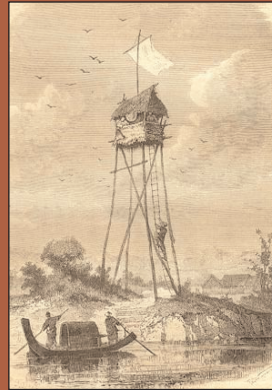
Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (3^{ème} partie)

V

Le 22 août.

Vers huit heures, par une matinée splendide, sur une mer étincelante, les canots très chargés qui ramènent les matelots, leurs armes, leur bagage, accostent les bâtiments de l'escadre. Les autres, les moins heureux, ceux qui ont gardé le bord, attendent près des coupées pour voir ce retour : ils rentrent avec des airs de conquérants, étalant de belles ceintures, portant des chapeaux de Chinois, des lances, des pavillons jaunes ou noirs au bout de hampes dorées; ayant des coups de soleil, tous très noirs et mourant de soif. Et puis, les uns ont ramassé des théières en vieux Chine, des assiettes à fleurs, des bouddhas, ou bien encore des hérons mystiques, oiseaux de pagodes qui perchent sur des tortues. Et d'autres, les pratiques, les gourmets, rapportent des poules dans des cages pour les faire cuire à bord, même de petits porcs vivants, passés en bandoulière sur leur dos, attachés par les pattes et poussant des cris affreux. On est tout à la joie de ce grand succès rapide; les nouvelles des journées douteuses du nord - au bord du fleuve Rouge - ne sont pas encore connues, et on se figure la paix immédiate, suivie bientôt du départ, du retour en France. Au supper, différents plats non prévus par le règlement circulent aux tables de l'équipage, avec des vins qui viennent de chez les officiers. Il y a même ensuite, au coup de neuf heures, un certain cortège qui s'organise et défile en se courbant sous les hamacs. Alors ceux qui dorment déjà s'éveillent en sursaut, et se penchent effarés pour voir ce qui passe au-dessous d'eux : des grands chapeaux pointus, un défilé de Chinois !!... les uns dans des robes mandarines, de coupe officielle, en soie noire, étriquées, trop étroites, ayant craqué aux épaules; d'autres tout nus, portant simplement, - pour se donner l'air qu'il faut - une lance, un héron mystique, ou bien un bouddha. Pas un mort à regretter, personne de moins à l'appel, pas la plus petite place vide; alors, la chose finit d'une manière absolument joyeuse. Et demain, l'escadre doit se séparer, pour assurer différents services de ravitaillement et de blocus...

Fin du récit



Poste de vigie au bord de la rivière Hué
www.belleindochine.free.fr



Porte de la citadelle de Hué
www.belleindochine.free.fr



Le vaisseau amiral Le Bayard
www.jose.chapalain.free.fr

Bande dessinée

Palaces de Simon Hureau

Editeur

Ego comme X

5, rue Massillon
16000 - Angoulême - France

Date d'édition

2003

Pagination

152 pages

I.S.B.N

2-910946-35-5

Prix

28 €

Ouvrages disponibles du même auteur...

Bureau des prolongations
(la suite de Palaces)

Angoulême : Ego comme X, 2005
104 pages - 2-910946-48-7 - 22 €.



Avec **Yves-Marie Clément**

Sous le signe du dauphin

Paris : Nathan Jeunesse, 2006 - 144 pages
Coll. Nathan poche - 2-09-251119-X
4,5 € (Réédition à paraître).

L'empire des hauts murs

Paris : Delcourt, 2006 - 47 pages
2-84789-879-4 - 12,9 €

Colombe et la horde

Angoulême : Ego comme X, 2004
88 pages - 2-910946-42-8 - 16 €.



Lors d'une rencontre autour de la Bande dessinée organisée à la fin du mois d'octobre 2004 au Centre culturel français du Cambodge, Alain Daniel, invité à dresser un panorama de ce genre au Cambodge, le rappelait très justement : les bandes dessinées francophones traitant ou évoquant ce pays ne sont pas légions. La liste des oeuvres dont la trame se situe au pays khmer se réduit en effet - et en cherchant bien - à une dizaine de références maximum parmi lesquelles on trouvera le meilleur comme le pire depuis l'album de Jacques Martin : *La Colonne* dans la série des Lefranc

(sans doute le pire) jusqu'au magnifique *L'eau et la terre* de l'auteur franco-cambodgien Séra (de son vrai nom : Phouséra Ing) récemment édité par Delcourt; en passant par l'un des épisodes des aventures de Jeannette pointu dessiné par Marc Wasterlain: *Le Dragon vert*, ou bien encore *Le rendez-vous d'Angkor* de Fromental... Au moins réussi de cette production, le lecteur francophone résidant au Cambodge pourra légitimement reprocher certaines invraisemblances historiques, voire dans certains cas une trop grande distanciation avec sa réalité sociale et économique, passée ou présente. En tout état de cause, ces faiblesses ne pourront pas être imputées à ce bel album de Simon Hureau intitulé *Palaces* publié par Ego comme X, maison d'édition née voilà dix ans à Angoulême, dans le " Saint des saints " de la bande dessinée française. *Palaces* est un véritable " pavé " de bandes dessinées (150 pages !) qui se veut un récit de voyage dans lequel l'auteur se met en scène lui-même à l'occasion d'une visite qu'il rend à des amis européens travaillant pour une fondation cambodgienne d'aide à l'enfance défavorisée. Il " s'offre " une immersion dans ce pays - hors des sentiers battus - dont il rend compte au fil de sept petites histoires qui promènent le lecteur depuis les incontournables temples d'Angkor jusqu'au Bokor, en passant par Kompong Cham, Kompong Thom, et Phnom Penh... Un véritable guide du Cambodge en définitive, à la fois poétique et très réaliste, où rien ne semble échapper au regard acéré de Simon Hureau : la faune, la flore, la beauté des temples, mais aussi, la misère et la détresse d'un peuple encore traumatisé par les blessures du génocide khmer rouge. Certes, le style graphique de ce jeune auteur né à Caen en 1977 et diplômé de L'École Supérieure des Arts-déco de Strasbourg pourra désarçonner les tenants d'une bande dessinée " classique " directement inspirée par l'école de la " ligne claire ", *Palaces* s'impose néanmoins comme un excellent " précipité " du Cambodge d'aujourd'hui à la fois tendre, tragique et plein d'humour.

Pierre Andricq

Chronique " Que lire cette semaine? "
publiée par Cambodge Soir

Pages Libres

Terrassé à Danang (1992) de Nicolas Finet

Après *Tourmenté à Phnom Penh* (2005) publié dans notre précédent numéro, **Nicolas Finet** continue de nous faire partager ses impressions de voyages en Asie du Sud-Est. Après le Cambodge, c'est à Danang (Vietnam) que nous emmène cette fois notre "blanc-bec" parcourreur infatigable de l'Asie avec un texte paru dans le recueil hors-commerce **Le puéril jaune**.



Nicolas Finet

Le puéril jaune: Carnets d'un blanc-bec en Extrême-Orient (I)

Alfortville : Nicolas Finet, 2006 - 36 pages
Edition hors commerce

C'était une belle journée à Danang, Vietnam, et j'étais drôlement content.

Cela faisait dix jours que je vivais dans un film. Julie, ma blonde peroxydée, était là, bien sûr. Et Jérôme, notre ami chanteur débarqué à Hô Chi Minh Ville quelques jours avant notre arrivée, était même venu nous attendre à l'aéroport.

Mais surtout, il y avait le reste, tout le reste : les bols de pho engloutis au ras du bitume, le colonel Kurtz et Martin Sheen, des bribes de Duras dans le quartier de Cholon, l'oncle Hô, les jeunes filles en ao dai, les photos de Robert Capa, la rue Catinat, la musique des Doors dans Apocalypse Now, l'ambassade américaine de Saïgon à l'abandon... Il n'aurait sans doute pas fallu me pousser beaucoup pour m'entendre assurer, la main sur le cœur, y avoir capté les derniers échos des hélicoptères Huey évacuant leurs ultimes réfugiés. Peut-être même qu'on aurait pu dénicher, dans un coin de ce Vietnam que je découvrais ébloui, Guy Hébert.

Guy Hébert : l'un des copains de classe de mon enfance, avec qui j'avais l'habitude de "jouer à la Guerre du Vietnam" dans la cour de l'école pendant qu'elle se déroulait pour de vrai, de l'autre côté du monde.

Hébert, qui tirait sacrément vite avec sa mitrailleuse imaginaire à coups de "ta-ta-ta-ta" en rafales serrées, choisissait toujours d'être les Américains. Je tirais beaucoup moins rapidement et mes armes étaient moins puissantes, mais j'étais bien plus fort en camouflage de jungle, puisque je décidais systématiquement d'incarner les Vietnamiens. Sûrement ce qu'on appelle un tropisme.

Arrivant d'un séjour court mais enchanteur à Nha Trang, nous avons décidé d'une halte de quarante-huit heures à Danang, avant de poursuivre notre route vers le nord, en passant par le Col des Nuages.

La ville portuaire de Danang, un bon demi-million d'habitants, située à peu près au centre géographique du pays, était l'un des sites importants de son histoire récente. C'était là, début mars 1965, qu'avaient débarqué les trois mille cinq cent Marines du premier corps expéditionnaire militaire américain, marquant le véritable début de l'engagement armé des Etats-Unis dans cette guerre-clé du XXe siècle finissant.

Avec Jérôme et Julie, nous parcourions Danang au fil de l'inspiration, sans horaires ni but précis. Après tout, nous étions tous les trois en vacances, non ? C'est là, au détour d'un marché, que nous avons rencontré Charlie. Charlie, à qui l'on pouvait donner une petite quarantaine, peut-être un peu plus, était un ancien fantassin des armées du Sud dont la jambe, vers la fin de la guerre, avait malencontreusement ripé sur une mine antipersonnel.

Il boitait bas le long des avenues de la ville, pendant ses longues heures de désœuvrement. Mais lorsqu'il troquait sa béquille pour une queue de billard, dans l'un de ces innombrables bars de fortune où proliféraient les tables de feutre vert, il était diabolique. Je recommande les maisons de billard vietnamien les après-midi où s'abatent les pluies de mousson, lorsque le déluge fait résonner les toitures de tôle comme des tambours de guerre ; avec une bouteille bien fraîche de 333 (la bière locale, prononcez ba ba ba) calée au creux de la paume, c'est discrètement narcotique, et souverain contre presque tout.

Charlie, qui vivait (chichement) de la compassion qu'il parvenait à inspirer à des gens comme nous, s'était mis dès notre rencontre à nous accompagner presque partout lors de nos déplacements à Danang. Son broken english n'était finalement pas beaucoup plus broken que le nôtre, il racontait des histoires intéressantes, et nous avons d'emblée accepté cet arrangement tacite qui nous conduirait un peu plus tard, au moment du départ, à rétribuer le temps passé en

Pages Libres

Terrassé à Danang (1992) de Nicolas Finet

sa compagnie, ainsi que les conseils, sourires et commentaires divers qui allaient avec.

Oui, c'était une belle journée à Danang, Vietnam, et je me sentais vraiment content. Ce jour-là, le lendemain de notre arrivée donc, nous avons fait notre seconde rencontre, celle de Philippe. Comme nous, Philippe était touriste et français, mais voyageait seul. Bonne tête, bon esprit, bon feeling : le courant était suffisamment passé pour qu'on se propose mutuellement de passer le dîner ensemble, dans un petit restaurant bien tenu déniché par l'indispensable Charlie.

C'était là que Philippe, relançant la conversation quelque part entre le bo bun et le dessert, avait finalement lâché à mon intention, gentiment mais avec un haussement de sourcil un peu interloqué : " Toi, tu es quand même gonflé. "

Au mouvement de tête que Philippe avait poussé dans ma direction, Charlie avait rigolé. Typiquement une démonstration concrète de ce que certains habitués de l'Extrême-Orient appellent " les douze formes du rire asiatique ". Aucune de ces formes, aucun de ces rires n'est semblable aux autres, si ce n'est que peu d'entre eux véhiculent réellement la satisfaction, la joie ou le plaisir. Ils servent à exprimer autre chose. Ce que venait d'exprimer Charlie, c'était la gêne. Je devais avoir eu, quant à moi, une mimique d'incompréhension.

" Gonflé ? ? "

Philippe avait juste ajouté :

" Ben... ton T-shirt... "

J'avais baissé les yeux sans comprendre vers mon T-shirt, toujours interdit. Et là, le ciel m'était tombé sur la tête.

À Paris, quelques heures avant de prendre l'avion pour Hô Chi Minh Ville, j'avais, vite fait, fourré dans mon sac de voyage une poignée de chemises et de T-shirts. Dont pas mal de T-shirts promotionnels offerts par les maisons de disques avec lesquelles, à cette époque, j'étais en relations professionnelles suivies.

C'était l'un de ceux-là que je portais ce soir-là - après l'avoir déjà arboré plusieurs fois depuis notre arrivée au Vietnam.

Sur le tissu blanc du T-shirt s'étalait, en gros, le nom d'un groupe américain qui avait été un peu à la mode au tournant des années 80, avant de réussir son come-back une petite décennie plus tard. Lorsqu'on prononçait à haute voix le nom

du groupe, on disait, nous Français, "les bififtitouzés".

Mais lorsqu'on l'écrivait, ça donnait "The B-52's". B-52.

Je vous laisse méditer deux secondes le sens et la portée de ce nom-là. Au Vietnam.

J'ai regardé Julie, j'ai dévisagé Jérôme. Aussi stupéfaits que moi. C'était énorme. L'histoire de La lettre volée d'Edgar Allan Poe, exactement : tellement visible, tellement en évidence, tellement gros qu'aucun de nous trois n'avait su voir ce qui crevait les yeux, justement.

À plusieurs reprises, j'avais passé des heures et des heures dans les rues de grandes villes vietnamiennes à parader avec l'inscription "The B-52's" complaisamment étalée sur la poitrine, ET PERSONNE NE M'AVAIT GIFLÉ, PERSONNE NE M'AVAIT FRAPPÉ. Un miracle.

J'aurais pu aussi bien m'accrocher sur le front une enseigne mentionnant " Imbécile " en grandes lettres lumineuses clignotantes.

Pauvre buse, pauvre cloche.

Pauvre con.

Mortifié, humilié, je me suis rué sur les toilettes du restaurant, pour y ôter mon T-shirt séance tenante et le ré-enfiler à l'envers. Qu'au moins personne d'autre ne puisse être témoin de mon flagrant délit de stupidité. C'était bien assez cuisant comme ça.

Je suis finalement retourné en salle - blanc, rouge, vert, je ne sais plus bien. Julie et Jérôme avaient déjà commencé à se gondoler, se gaussant déjà de cet épisode qui allait vite devenir, pour tous mes proches, l'un des classiques (parfaitement mérité) du rire à mes dépens.

Je bénis encore les Vietnamiens et les Vietnamiennes qui m'ont alors croisé chez eux au cours de ces journées-là, s'abstenant de réagir au pathétique spectacle de ce navrant idiot avec son #@&?Øβ?¥??#!! de T-shirt " The B-52's " ; je leur sais gré de leur gentillesse, de leur patience, de leur esprit de tolérance.

Quant à ce Philippe, permettez-moi de vous dire que je le retiens.

Sans autre prétention que celle de faire partager le plaisir de lire, **La Lettre du Mékong** est une petite revue littéraire électronique - indépendante et sans but lucratif - qui se veut d'abord un outil bibliographique : permettre à ses lecteurs de suivre l'actualité de l'édition française sur le Cambodge, le Vietnam le Laos, l'ex-Indochine française, et plus largement l'Asie du Sud-Est. Fruit d'une subjectivité revendiquée et assumée par son comité éditorial, elle propose chaque mois chroniques de livres et portraits d'écrivains, textes inédits ou libres de droit. Elle s'efforce notamment de faire (re)découvrir certains textes de cette " littérature indochinoise " négligée par l'édition, partiellement tombée dans le domaine public, en même temps - semble-t-il - que dans l'oubli... Elle se veut enfin un lieu d'expression littéraire et de diffusion ouvert à tous les écrivains francophones vivant actuellement dans cette région, confirmés ou débutants, qui souhaitent faire découvrir leurs textes (extraits de romans ou de pièces de théâtre, nouvelles, poésies, chansons, essais, récits, bandes dessinées, chroniques, etc.)... **La Lettre du Mékong** se veut avant tout une passerelle entre écrivains et passionnés de littérature dont les traits d'union seraient la langue française et l'Asie du Sud-Est.

Pour s'abonner à **La Lettre du Mékong**

Pour pouvoir lire **La Lettre du Mékong** diffusé sous la forme d'un fichier au format PDF, il est nécessaire que votre poste informatique soit équipé du logiciel Acrobat reader. Si vous ne disposez pas du standard Acrobat reader, téléchargez-le gratuitement sur www.adobe.fr/products/acrobat/readstep.html

L'abonnement est **gratuit**. Pour recevoir **La Lettre du Mékong** : il vous suffit de vous abonner en envoyant un message à l'adresse suivante : editionducargo@yahoo.fr

Pour envoyer vos textes à **La Lettre du Mékong**

L'envoi de textes à la revue doit être effectué par messagerie électronique (texte attaché en format Word) avant le 15 de chaque mois à l'adresse suivante: editionducargo@yahoo.fr.

La revue s'engage à en accuser réception. L'envoi de textes par cette voie vaut autorisation de l'auteur à leur publication sans contrepartie financière d'aucune sorte. Le comité éditorial de la revue se réserve le droit de sélectionner parmi ces envois les textes qui correspondent à la ligne éditoriale de la Lettre du Mékong.

Pour recevoir les précédents numéros de **La Lettre du Mékong**

Il vous suffit d'en faire la demande par message électronique à l'adresse suivante: editionducargo@yahoo.fr

Numéros disponibles: N°1 - février 2006 N°2 - Mars 2006

Nouveautés sur le Cambodge

Nouveautés sur le Vietnam

Nouveautés sur le Laos

Autres nouveautés

Le livre du mois : L'Annam sanglant de Albert de Pouvourville par Jean-Jacques Donard

Texte intégral : Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (2^{ème} partie)

Bande dessinée : Trafic en Indochine de L. Rullier et S.Barthélémy par Pierre Andricq

Portrait d'écrivain : Pierre Olivieri par Maria Angèles Garcia

Pages libres : Tourmenté à Phnom Penh (2005) par Nicolas Finet

La Lettre du Mékong

Phnom Penh - Cambodge

editionducargo@yahoo.fr

Comité éditorial :

Pierre Andricq

Jean-Jacques Donard

Maria Angèles Garcia

Contribution : Nicolas Finet

Mise en page : Pierre Andricq

Diffusion électronique: 144 exemplaires

